

pas en passant. On remarquera sans doute que l'on peut se procurer une variété du même genre en feuilletant au hasard un ouvrage composé sur un plan régulier; mais il y a cependant quelques différences. D'abord, si l'ouvrage, comme cela a lieu pour celui-ci, est destiné à paraître devant le public, non d'ensemble, mais par portions détachées, il est impossible, à moins d'adopter l'ordre alphabétique, de fournir aux lecteurs le délassement que l'on est naturellement porté à chercher dans une lecture variée. Aussi, dès le principe de notre travail, nous sommes-nous reposés sur l'idée que nos livraisons, remplies comme elles le sont de choses diverses, seraient plus attachantes que si d'un bout à l'autre elles ne contenaient qu'un même développement, soit de philosophie, soit de science, soit de poésie, soit d'histoire. Il ne faut même pas croire que cet avantage, si évident pendant toute la durée de la publication, s'anéantisse totalement dès que l'ouvrage est à son terme; il s'en conserve encore alors quelque chose. La nécessité de découper nettement les matières pour les répartir en articles distincts, produit, entre les divers éléments d'un même sujet, des séparations bien plus tranchées que celles qui existeraient si ces éléments avaient été considérés avec ordre et dans leurs rapports naturels. En passant sous la hache de l'alphabet, chaque article tend à se faire complet, et prend, pour ainsi dire, sans qu'on puisse l'en empêcher, la forme d'un chapitre. Outre cela, de cette indépendance de plan systématique naît légitimement une certaine liberté dans le détail, qui permet de resserrer ou d'agrandir, selon la convenance, l'étendue accordée aux diverses parties. C'est, il faut le dire, un immense avantage, surtout dans un ouvrage où sont réunies des considérations déjà connues et d'autres qui ne le sont point encore, des aperçus d'histoire moderne et des aperçus d'histoire ancienne, des choses dont l'intérêt augmente non seulement en raison de leur grandeur propre, mais en raison composée de leur grandeur et de leur proximité ou de leur nouveauté. Pour écarter la roideur encyclopédique, le meilleur parti qu'une Encyclopédie puisse prendre est donc de se faire dictionnaire. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle entre dans son temps, voyant le monde non dans son état absolu, mais du point de vue de la patrie et selon la même perspective que les contemporains.

Bien qu'il soit juste de prétendre qu'une Encyclopédie par ordre alphabétique ne doit être qu'une Encyclopédie par ordre métaphysique que l'on aurait démolie par fragments, autant que possible, réguliers, cela n'est donc pas exactement vrai, et il faut s'en réjouir. Du reste, de même qu'à l'aide d'une table des matières par ordre alphabétique on peut transformer un ouvrage régulier en dictionnaire, de même à l'aide d'une table par ordre philosophique on peut transformer un dictionnaire en une composition régulière. Rien n'est plus facile que de réunir les deux genres d'avantages, et c'est à quoi les anciens éditeurs mettaient toujours grand soin.

Les dictionnaires les plus simples sont ces vocabulaires de langues étrangères où l'on se contente de mettre à côté de chaque mot d'une langue le mot correspondant de l'autre; ce sont à proprement parler des listes de mots. Les plus compliqués sont les Encyclopédies générales. Entre ces deux termes extrêmes, le nombre des nuances est infini. Les dictionnaires de langue, dont on semble faire communément un objet à part, ne sont cependant, comme les dictionnaires de sciences, que des recueils d'articles sur une matière spéciale, distribués par ordre alphabétique. Leur objet est de faire connaître une langue, et pour y parvenir ils doivent en considérer successivement tous les mots, rapportant pour chacun les détails relatifs à la prononciation, à l'orthographe, à l'étymologie, à la signification, à l'emploi grammatical et littéraire, à l'histoire. C'est ainsi qu'un Dictionnaire d'histoire naturelle,

pour nous faire connaître le règne animal, considère successivement tous les êtres dont il se compose, donnant les traits caractéristiques de chacun d'eux, les lois de sa génération, son rôle dans l'ensemble de la nature, les détails de ses mœurs et de son histoire. On pourrait même dire, à la rigueur, que tous les dictionnaires possibles sont des dictionnaires de langue, puisque l'esprit ne saurait avoir une idée parfaite d'aucun mot, que lorsqu'on lui a donné l'explication complète des idées que ce mot représente. Ainsi rejetons cette prétendue distinction des dictionnaires de mots et des dictionnaires de choses, et d'autant mieux que l'ordre alphabétique n'est nullement l'ordre nécessaire des recueils d'articles de pure linguistique: ces articles peuvent être rangés par ordre d'affinité naturelle, comme dans certains vocabulaires de conversation, ou par ordre étymologique, comme dans de savans lexiques et notamment dans le Trésor de la langue grecque, de Henri Estienne. Arrêtons-nous enfin à la conclusion que le mot de dictionnaire ne représente qu'une forme et renvoyons au mot LEXIQUE l'examen des recueils auxquels l'usage a spécialement réservé le nom de dictionnaires.

DIDEROT (DENIS), né à Langres, le 5 octobre 1713, mort à Paris, en juillet 1784.

Si un nom devait être vengé de l'anathème ou du dédain des professeurs sans âme qui ont défiguré et mutilé notre histoire littéraire, c'était à coup sûr celui de cet homme vraiment extraordinaire. De toutes les réhabilitations accomplies en ces derniers temps, aucune n'est aussi grave et aussi légitime; aucune n'a été aussi généralement acceptée: elle ne fut pas seulement, comme quelques autres, l'œuvre du sentiment de l'art renaissant plus profond et plus délicat que jamais: il faut y voir en même temps, chose sérieuse! le signe de vie de la philosophie française réapparue au milieu des systèmes étrangers qui se disputaient son héritage, et dès son retour, avant d'avoir touché l'arc impossible pour tous ces prétendants, avant de s'être remis en possession de ses trésors, les intelligences et les volontés, saluant avec piété et amour l'image de son père. Voilà, selon nous, le sens de l'applaudissement passionné qui, de toutes parts, à d'indignifiantes exceptions près, s'éleva il y a quelques années en l'honneur de Diderot, quand fut mise au jour la correspondance avec mademoiselle Volant et Falconnet; c'était le lendemain de juillet 1830. Par une heureuse coïncidence, tandis que l'éclectisme s'était montré dans tout son néant, et les ambitions qu'il couvrait, dans toute leur petitesse, le véritable instinct révolutionnaire, en s'éveillant, avait éveillé le véritable instinct philosophique; nous nous mêmes respectueusement à laver de la boue que leur ont jetée les sots et les pervers, le visage de nos théoriciens comme celui de leurs successeurs, de leurs disciples, les héros de nos trois assemblées. Ainsi s'ouvrit un nouveau siècle sur la droite ligne du siècle précédent. Le mouvement d'action a été interrompu; mais le mouvement spéculatif qui prospère, qui s'étend, en dépit des entraves, le relancera en pleine route; mille législations comme celle de septembre n'empêcheront pas le travail du dix-huitième siècle de se poursuivre parmi nous, et les principes qu'il nous a transmis de monter sur le trône social, éprouvés par l'âge et renouvelés.

Ces principes qu'il nous faut aujourd'hui unir, coordonner, réaliser, il s'agissait pour Diderot ainsi que pour tous les autres novateurs de son époque de les répandre dans le monde des idées, de les faire déborder sur les restes de l'institution chrétienne et féodale; mais personne n'apporta à cette tâche un esprit de cette trempe et de cette puissance. Rousseau disait de lui à madame d'Épinay: « C'est un génie transcendant comme il n'y en a pas deux dans ce siècle. (T. II, p. 74, 2^e édition.) Et Rousseau avait raison. De tous ces fondateurs de la foi nouvelle, aucun

se présente à nous sous des formes aussi gigantesques et cependant aussi intéressantes, avec autant de trésors de cœur et d'intelligence et un tel ensemble de titres à l'admiration, à l'amour, à la reconnaissance de l'humanité émancipée. Nous l'avons, devant ce nom immense, nous nous sentons bien incomplet, bien faible et bien petit, et nous n'entreprenons de le soulever et de le peser qu'avec ce sentiment profond d'insuffisance et de crainte qui, selon le psalmiste, est de commencement de la sagesse; mais qui malheureusement n'est pas celui de l'éloquence.

Le mérite qu'on a le moins contesté à Diderot, c'est la variété de ses connaissances et de son aptitude. Les contemporains en étaient vivement frappés. On connaît le beau mot des *Confessions*, noble parole d'un ennemi resté impartial: « A la distance de quelques siècles du moment où il a vécu, cet homme paraîtra un homme prodigieux; » on regardera de loin cette tête *universelle*, avec une admiration mêlée d'étonnement, comme nous regardons aujourd'hui la tête des Platon et des Aristote! » Voltaire écrit à Thiriot (19 nov. 1760): « J'attends avec impatience les réflexions de Pantophile Diderot sur Tancrède. Tout est dans la sphère d'activité de son génie: il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre, etc. » Le même éloge revient à plusieurs reprises dans le remarquable panégyrique envoyé par Grimm à son correspondant d'Allemagne, en novembre 1786: « S'il y eut jamais, dit l'auteur, une capacité d'esprit propre à recevoir et à féconder toutes les idées que peuvent embrasser les connaissances humaines, ce fut celle de Diderot; c'était la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais existé. Métaphysique subtile, calcul profond, recherches d'érudition, conception poétique, goût des arts et de l'antiquité; quel que divers que fussent tous ces objets, son attention s'y attachait avec la même énergie, avec le même intérêt, avec la même facilité, etc. » Ainsi adversaires, indifférents, amis, tous se réunissent en ce point dans une commune admiration. Certes, nous la partageons autant que personne. Diderot, initié à toutes les sciences et à toutes les pratiques de son temps, ne se trouvant au-dessous ni au-dessus d'aucune étude; géomètre et mathématicien estimé de d'Alembert, le seul homme d'alors, selon Voltaire, qui fût en état de faire l'histoire de la philosophie; également habile à plonger, comme Spinoza, dans ces questions suprêmes de la substance et de la cause, ou à chercher avec Ronelle les propriétés des corps et les lois de leurs combinaisons, ou à étudier, avec les naturalistes, les divers phénomènes de l'animalité; à établir comme Rousseau les conditions de la société politique, ou à pénétrer ainsi que Locke dans les mystères de la pensée; à développer les recherches de Bordeu, à aider Toussaint dans son *Dictionnaire de médecine*, et à analyser les passions; à agiter les problèmes de la morale, à discuter des cas de conscience; à sonder les profondeurs métaphysiques du langage, et à découvrir, à interpréter en philologue les finesses les plus subtiles, les plus cachées des différens idiomes; Diderot, sortant d'une fabrique où il vient de travailler avec les ouvriers, de démonter leurs métiers pièce à pièce, et de décrire leurs procédés, pour aller chez Grétry, chez Garrick, chez Greuze, Bouchardon ou Cochin, chez Sedaine, etc., leur expliquer la théorie générale de leur art, leur donner sur des détails spéciaux des conseils, des indications qui les ravissent; Diderot enfin, unissant à cette faculté compréhensive une faculté merveilleuse de parole et de style et un fond inépuisable d'idées, une fécondité, une facilité, et une diversité de production presque sans exemple, nous a toujours paru, comme à tout le monde, un des génies qui ont fait le plus d'honneur à l'espèce humaine; et quand nous le voyons, au milieu de ces richesses intellectuelles dont l'effet est sou-

vent aussi d'endurcir l'âme, et de relever la tête, garder une sensibilité incroyable et un abandon plein de charmes; rester fidèle au culte, partout délaissé, de la famille; passionné pour son père, pour ses amis, pour sa fille, pour sa maîtresse, accueillant, consolant et assistant de sa plume ou de sa bourse tous les malheureux qui se présentent à lui; pleurant à la vue ou au récit d'une belle action, à la lecture d'une belle page, au souvenir de sa ville natale; enthousiaste de la poésie, de la peinture, de la musique, de la statuaire, des anciens et des modernes, du sublime et du tendre, du sérieux et du bouffon, du naïf surtout et en tout; alors nous demeurons confondus devant cette nature complexe, l'une de celles en qui Dieu semble s'être plu à réaliser l'idéal proposé à nos efforts par tous les grands moralistes, afin de montrer qu'il n'était pas impossible à atteindre.

Mais Diderot a eu le privilège d'une autre universalité beaucoup moins remarquée et que nous voulons particulièrement considérer et exposer ici. En même temps qu'il se montra inondé de toutes les lumières scientifiques de son époque, et au milieu de cet éclat emprunté, rayonnant lui-même avec force de tous les talents qu'on admire, de toutes les qualités qu'on aime, il proclama sans réserve ni restriction la formule du nouvel ordre social; il attaqua tout le mensonge du passé avec toute la vérité de l'avenir; il mit la main à chacune des parties de l'œuvre générale qui s'accomplissait par les différens travaux du siècle. Qu'on ne s'y trompe pas: c'est là une chose magnifique et immense où se marque une force inouïe de pensée.

Cent ans plus tôt, à la naissance de la philosophie nouvelle, un tel phénomène eût été impossible. Le dogme qui allait régénérer le monde, qui avait qualité pour succéder au christianisme mourant, ne pouvait pas plus que cette religion et les autres religions antérieures, sortir d'une seule tête avec la variété de ses élémens et de ses attributs, comme les poètes nous racontent que Minerve s'élança tout armée du cerveau de Jupiter; mais il devait être l'œuvre progressive de plusieurs générations et d'un grand nombre d'hommes en exprimant à la fois et tour à tour les tendances diverses. Fontenelle disait que s'il avait la main pleine de vérités, il ne les laisserait échapper qu'une à une: c'est ainsi que Dieu procède dans la formation des grandes doctrines civilisatrices; il ne les manifeste que par portion aux différentes époques et aux différens individus; il les construit, comme il construit notre globe, par des développemens successifs. Quand ces parties diverses ont toutes été mises en lumière, leur unité se révèle de plus en plus aux esprits; mais tant que le travail continue, rien n'est plus rare que l'intelligence de cette relation réciproque, et le sentiment, la possession de la théorie entière. Sous le règne de Louis XIV, où, comme Diderot l'a fort bien dit dans son admirable article *Encyclopédie* (Ed. Brière, t. XV, p. 157), les novateurs du siècle suivant ont eu des contemporains, Pascal, Mallebranche, Perrault, Fontenelle, s'étaient élevés au principe général de la perfectibilité, mais dans l'application l'avaient restreint à la sphère des sciences et de la littérature. Voltaire et Rousseau, leurs héritiers et leurs continuateurs, nièrent cependant cette haute formule philosophique, tout occupés qu'ils étaient, à leur insu, à l'étendre à de nouveaux domaines, à la religion et à la politique, tout dévoués qu'ils étaient à ses détails, et à ses conséquences. Sur ce terrain même des principes secondaires et des cas particuliers, ils s'en fallut bien qu'ils embrassassent tout. Voltaire resta fidèle en poésie à la cause des anciens, et poursuivit contre l'école du progrès littéraire les railleries de Boileau qui, lui aussi, témoin son réquisitoire burlesque en faveur d'Aristote, était d'accord sur d'autres points avec les partisans des modernes. Voltaire, en même temps qu'il prêchait la tolérance, la liberté, les droits de l'indi-

vidu, combattait le droit social que Rousseau, de son côté, proclamait trop exclusivement. Il écrivait au duc de Richelieu qui lui avait marqué quelque effroi de la pensée d'organisation démocratique mêlée à l'insurrection contre les prêtres : « Je ne connais guère que J. - J. à qui on » puisse reprocher ces idées d'égalité et d'indépendance » et toutes ces chimères qui ne sont que ridicules (15 février 1771). » « Je déteste l'insolence d'une telle philosophie autant que vous la méprisez. Le système de l'égalité m'a toujours paru l'orgueil d'un fou. Il n'en est pas » de même de la tolérance (11 juillet 1770). » Et après lui une foule d'écrivains acceptaient et répandaient cette aveugle décision, de même qu'une foule d'autres adoptaient le théorème tronqué de Rousseau. Ces deux opinions devenues ensuite deux partis, dans la période d'action de la révolution française, ont lutté cinquante ans et sont encore en présence; et nous nous efforçons inutilement de leur dire qu'elles sont sœurs et doivent se donner la main, au lieu de s'accuser et de se combattre. Seigneur! Seigneur! un rayon divin qui éclaire leur visage et leur permette de se reconnaître et de s'embrasser!

Mais concurremment avec cette promulgation des idées, et outre la critique des dogmes, des miracles, des livres sacrés, des établissemens chrétiens qui lui était nécessairement associée, il s'exécutait au dix-huitième siècle un certain nombre de travaux dont le lien avec la théorie propagée, quoique moins apparent, était tout aussi réel, qui allaient au même but, souvent sans que les auteurs le soupçonnassent, de même que beaucoup d'efforts de notre temps, faits dans des vues rétrogrades ou avec le plus complet désintéressement de toute idée sociale, ne sont cependant, par la volonté de la Providence qui emploie ses ennemis à son œuvre et leur fait confesser la vraie foi, que des acheminemens à une nouvelle synthèse. Ainsi, les uns s'occupaient à rendre la science plus claire, plus accessible, plus agréable, et elle pénétrait, elle descendait dans le peuple en y ruinant par l'autorité de ses découvertes l'autorité de la Bible, et de l'Eglise, et de Jésus. Les autres portaient leur attention et leurs recherches sur le commerce, sur l'industrie, sur l'agriculture : parmi ceux-là et à leur tête se trouvait ce marquis de Mirabeau en qui s'était concentré et vivait avec tant d'énergie l'esprit de l'ancienne féodalité; et je vous dis que cet homme ne fit pas autant de mal aux principes qu'il personnifiait en donnant le jour au plus grand tribun de la révolution, qu'en dissertant et en encourageant à dissenter sur de pareils sujets; car, entre autres résultats de cette étude des sources de la richesse et de cette discussion publique sur des questions si graves, il allait en sortir, contre le fait établi, la conclusion terrible et évidente pour tous les yeux, que les avantages sociaux n'étaient pas distribués dans le juste rapport des services rendus. De toutes parts aussi étaient agités les problèmes de l'Être, de l'origine des choses, de leur succession, de leur dernière fin, de l'organisation du monde et de l'homme; en un mot, de la vie dans ses différens modes : les solutions, les conjectures, les hypothèses se produisaient en foule; et il s'en faut de beaucoup que Buffon fût le seul à écrire des systèmes universels de la nature. Ces théories ne provenaient pas toutes du désir d'anéantir la cosmogonie biblique et le spiritualisme prêché par l'Eglise dans les derniers temps; car l'une des plus hardies avait pour auteur le jésuite Needham; et toutes cependant y concouraient. Aucune non plus n'était présentée comme un essai pour fonder une nouvelle Genèse d'où sortirait, comme toujours, une nouvelle croyance; car les savans qui les composaient étaient des athées ou au moins des indifférens, quand ils n'étaient pas des chrétiens; et cependant leur résultat commun était de poser les premières assises d'un édifice religieux, plus grand que ceux qu'avait construits encore l'esprit humain. A côté de ces

tentatives de la chimie, de la physiologie, de l'anatomie, d'autres chercheurs élevaient patiemment des travaux non moins sérieux et utiles à l'humanité : c'était Montesquieu, profond et hardi génie uni à un caractère frivole et timide, qui étudiait les établissemens héréditaires pour les comprendre, les peindre et les expliquer, plutôt que pour en indiquer les vices et la décrépitude; étranger à l'intelligence de la suite générale de la civilisation et au sentiment net du progrès; rationaliste en histoire, expliquant tout et expliquant tout par de sages calculs, mais jetant incidemment au milieu et sous la protection de son commentaire justificatif du passé des pensées grosses d'avenir, et une politique audacieusement révolutionnaire; c'était Fréret, prodigieux érudit qui renouvelait la chronologie et l'histoire avec une hardiesse de vues qui le conduisit à la Bastille; approfondissait les origines des sciences et des arts comme celles des peuples; s'informait de la Chine en même temps que de la Grèce et de Rome; pénétrait dans les mystères encore inexplorés de la théologie antique, et arrivait de là à l'examen du christianisme, préludait à l'œuvre du dix-neuvième siècle et servait celle de son temps en représentant cette religion comme la fille des religions qu'elle avait détrônées et frappées d'impuissance, de même que dans la théogonie d'Hésiode Jupiter renverse et mutilé son père Saturne qui gouvernait le monde avant lui; c'était enfin l'infortuné Boulanger, sublime rêveur plein d'instincts de génie, qui, après des études manquées, jeté sur les grands chemins et dans le sein de la terre comme aide ingénieur, crut reconnaître de toutes parts sur le globe les traces de la catastrophe générale placée par les traditions juives au début du genre humain, voulut chercher l'influence que ce cataclysme avait eue sur notre race; apprit le latin pour interroger les Romains, les trouva trop ignorans et trop jeunes; et s'adressa aux Grecs, dont il étudia aussi l'idiome, mais dont les poètes et les philosophes lui enseignèrent l'existence de récits antérieurs plus simples et plus précis auxquels il fallait remonter, et alors se précipita sur les grammaires et les ouvrages des langues hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe, tant anciennes que modernes; puis, avec toutes ces informations courageusement recueillies au milieu de la souffrance, esquissa une histoire universelle des institutions expliquée par le déluge : livre étonnant d'originalité et de grandeur, source d'une foule d'idées fécondes dont on s'est emparé depuis sans en indiquer l'origine*; première ébauche confuse sans doute et bien défigurée, mais remplie d'heureux détails, de cette théologie de l'humanité, une à la fois et diverse, dont s'élabore aujourd'hui le magnifique système, essai puissant et salutaire, quoique informe du grand monument historique qui peut seule consommer et affermir notre affranchissement des anciennes croyances.

Rousseau, de toutes ces entreprises, ne comprit guère et n'aima que celle de Montesquieu. Calviniste et épris de la république à la Lycurgue, il regardait les sciences, les arts, la richesse, l'industrie, comme des fléaux qu'il fallait empêcher de se répandre. Déiste par principe, il ne croyait pas à la nécessité d'une histoire des cultes, ni d'une conception supérieure de l'univers où s'appuyât le dogme religieux, et par conséquent, il ne devait considérer, dans les travaux qui allaient à ce but, que leur côté transitoirement athée et matérialiste, et les mépriser à ce titre : cependant, à son insu, il contribua aussi pour sa part au panthéisme nais-

* Par exemple, cette considération, que les tribus sauvages ne sont pas des peuples primitifs, mais des restes de civilisations détruites. On sait que c'est une des vues que de Maistre, dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*, a poussées avec le plus d'arrogance contre le dix-huitième siècle. Du reste, les écrivains rétrogrades qui se sont montrés si dédaigneux et si triomphans envers les philosophes, en usent souvent ainsi; ils les combattent en masse avec des emprunts faits à l'un d'entre eux.